

—Non, madame, répondit-il d'une voix altérée, ce n'est pas cela....

—Vous avez du chagrin ; s'écria Merced, que son affection pour le jeune homme rendait plus perspicace.

Jacques hésita avant de répondre, puis enfin :  
—J'ai reçu une lettre de France, dit-il seulement.

—Mme votre mère est malade ? fit la jeune fille en se levant, et en venant vivement à lui.

—Non, mademoiselle ; grâce à Dieu, la chère femme se porte bien, et ses nouvelles sont excellentes ; mais....

Et il s'arrêta comme effrayé de ce qui lui restait à dire.

—Mais quoi ? demanda Merced, saisie soudainement d'une indéfinissable inquiétude.

—Ma mère est très malheureuse de ne m'avoir pas auprès d'elle.... continua avec abattement le jeune homme, dont l'émotion entrecoupait les phrases ; elle s'est préoccupée de me chercher une situation à Paris....

—Et.... elle a trouvé ?.... murmura Merced défaillante.

En prononçant ces mots, la jeune fille dut s'appuyer au dossier d'une chaise ; ses jambes tremblantes semblaient vouloir se dérober sous elle.

—Hélas !.... oui, reprit Jacques, qui, la tête baissée et absorbé par son profond chagrin, ne remarqua pas la pâleur et la voix altérée de la jeune fille.

—Et c'est une belle situation ? demanda Mme Mendès.

—Il paraît, madame, répondit tristement le jeune homme ; un vieil ami de mon père, qui possède une usine aux environs de Paris, s'est souvenu de moi : l'ingénieur qui dirige ses travaux le quitte, et il m'offre de le remplacer avec douze mille francs d'appointements.

—Il faut accepter ! fit vivement Mme Mendès... c'est une très belle position.

—Très belle, en effet, murmura Jacques d'un ton désolé.

Merced qui l'examinait à la dérobée, demanda :

—Il a, sans doute, de la famille, cet ami, le propriétaire de l'usine ?

Surpris par cette question, Jacques regarda la jeune fille ; mais elle avait les yeux baissés.

Néanmoins, il crut remarquer sur ses joues une furtive rougeur.

—Il n'a qu'un fils, répondit-il.

—Ah ! fit la jeune fille en respirant plus librement.

—Ce fils, ajouta Jacques, qui crut bon de fournir quelques détails, est capitaine d'état-major ; il n'avait point de goût pour l'industrie et, en sortant de l'École polytechnique, il est entré dans l'armée.... c'était un de mes meilleures camarades.

—Enfin, vous devez être bien heureux ! dit Mme Mendès ; vous allez retrouver votre mère... elle vivra sans doute avec vous.

—Certainement, nous ne nous quitterons plus... ah ! je vais être bien heureux....

Et il soupira ces mots du ton d'un homme qui est, en réalité, le plus malheureux du monde.

Mme Mendès regarda Merced ; la jeune fille était d'une pâleur effrayante.

—Votre départ est proche ? demanda-t-elle.

—Il me faut être en France avant cinq semaines.... je m'embarquerai sans doute après demain....

—Il y eut un long silence.

—Sans doute, avez-vous dit tout à l'heure, fit au bout de quelques instants Mme Mendès.... n'êtes-vous donc encore point tout à fait décidé ?

Le jeune homme ne répondit pas tout de suite ; puis enfin, d'une voix basse et que les sanglots étranglaient :

—J'ai dit : sans doute, répliqua-t-il.... parce que je suis bien malheureux....

Et tout de suite, il ajouta :

—Ma mère, que j'aime, que j'adore du plus profond de mon âme, est là-bas, seule, âgée, coulant tristement les derniers jours qu'il lui reste encore à vivre.... mon amour, mon devoir me commandent de saisir avec empressement l'occasion inespérée qui se présente de l'aller rejoindre et d'en-

tourner la fin de sa vie de mes soins, de mes tendresses....

Il s'arrêta pour lutter contre l'émotion qui l'étreignait et poursuivit :

—Il me faut donc partir.... partir en laissant ici celle à laquelle j'ai consacré toute la portion de mon cœur qui n'appartient pas à ma mère, celle à laquelle j'ai voué ma vie.

Merced pleurait silencieusement.

—Mes pauvres enfants, dit Mme Mendès, que cette double douleur poignait profondément.... si je pouvais faire quelque chose pour vous, Dieu m'est témoin qu'aucun sacrifice ne me coûterait pour assurer votre bonheur, et malgré le déchirement horrible qu'une séparation semblable me causerait—s'il était possible de le faire—je vous marierais tout de suite et vous emmèneriez votre femme.

La jeune fille se jeta dans les bras de sa mère.

—Te laisser ici, seule, malheureuse.... oh ! jamais, maman.... jamais !....

Et se tournant vers Jacques, elle lui dit :

—Vous me comprenez, n'est-ce pas.... puisque c'est parce que votre mère est seule et malheureuse que vous l'allez rejoindre.... puis-je abandonner la mienne ?

Il ne répondit rien. La conduite de la jeune fille n'était-elle pas le reflet exact de la sienne ?

En ce moment, on frappa à la porte.

Tous les trois tressaillèrent, se regardèrent, et Mme Mendès murmura :

—Qui peut venir à cette heure ?

Merced, avec un pressentiment inexplicable au cœur, s'en fut ouvrir et revint précipitamment, ayant à la main une lettre.

—Voici des nouvelles de mon père, dit-elle d'une voix tremblante en tendant la lettre à sa mère.... L'enveloppe porte le cachet de Buenos-Ayres.

La bonne dame adressa à Jacques un regard qui semblait lui dire d'espérer ; elle déchira l'enveloppe, déplia la missive ; mais devant ses yeux troublés par l'émotion, les lettres dansaient dans un tourbillon vague.

—Mon Dieu ! fillette, je suis trop émue.... je n'y vois rien.... lis-moi cela, mon enfant.

—Tout haut ? demanda Merced.

—Oui, tout haut ! M. Jacques n'est-il pas le confident de toutes nos misères, et ne doit-il pas connaître, en même temps que nous, la joie que contient cette lettre, si toutefois, c'est une joie qu'elle nous apporte

Tout ému, Jacques serra silencieusement la main de la brave dame.

Merced commença sa lecture :

« Ma chère femme, écrivait le général, enfin mes efforts ont été couronnés de succès ; mais je dois ajouter que mes efforts eussent certainement été vains, si les lettres de recommandations du consul de France à Panama, pour son collègue de Buenos-Ayres, n'étaient venu à la rescousse : c'est encore à M. Miquet que je suis redevable de toute la bienveillance que l'on me témoigne ici, comme je lui suis redevable de la liberté....

La jeune fille s'interrompit pour jeter à Jacques un regard chargé de reconnaissance.

—Mon cher monsieur Jacques ! balbutia-t-elle.

—Mademoiselle, balbutia-t-il, je vous assure que le général exagère....

Merced continua :

« Je pars demain pour les prairies Rio-Vermejo, où je suis chargé, pour le compte d'un des plus riches propriétaires de la République Argentine, de la surveillance générale d'immenses troupeaux de bœufs et de chevaux.... C'est une existence un peu sauvage, mais qu'il n'est pas pour me déplaire. Elle aura d'ailleurs une conséquence qui est conforme, si non à mes désirs, du moins à ma volonté....

—Que veut-il dire ? fit Merced en s'interrompant.

Le visage de Mme Mendès s'assombrit davantage encore et elle murmura avec un soupir douloureux :

—Pauvre cher ami, rien de ce que je lui ai écrit n'a pu le faire revenir sur sa détermination.

Puis tout haut, avec une gravité singulière :

—Continue, mon enfant, dit-elle.

« Mes appointements sont de mille piastres par an pour débiter, avec un intérêt dans les bénéfices

de l'exploitable, ce qui, m'a-t-on assuré, pourra me donner encore un millier de piastres. Pour vivre dans les conditions de très grande simplicité que comporte cette surveillance, cinq cents piastres me suffiront amplement.... tout le surplus, je vous l'enverrai à Paris....

Merced s'interrompit.

—A Paris ! répéta Mme Mendès, doutant que ses oreilles eussent bien entendu.

—Continue.... continue, reprit Mme Mendès.

Mais la jeune fille dont les yeux étaient obscurcis par les larmes, secoua la tête.

—Je ne puis plus, balbutia-t-elle.

Et elle tendit la lettre à sa mère.

Fébrilement, celle-ci fouilla dans sa poche y prit ses lunettes qu'elle assujetti sur son nez ; puis rapidement, à mi-voix, relut la lettre depuis le commencement, cherchant le passage où Merced s'était interrompue.

Alors, se raidissant contre l'émotion qui l'étreignait à la gorge, la vieille dame continua :

« Car, je ne veux pas que vous veniez partager ma vie aventureuse ; d'abord, ce serait trop pénible pour vous ; je vais vivre à plus de cinquante lieues dans la plaine. Vous auriez pu, il est vrai, venir vous installer à Buenos-Ayres, où j'aurais fait un voyage de temps à autre. Mais je n'ai pas mérité cette douce consolation.... et je veux la mériter ; il faut que j'expie les torts que vous a faits ma folle conduite....

Merced laissa échapper un sanglot tandis que deux grosses larmes roulaient silencieusement sur les joues flétries de Mme Mendès.

La physionomie de Jacques s'était faite grave subitement, car, dans le fond de sa conscience, il approuvait le langage du général ; néanmoins, il murmura :

—M. Mendès exagère.

La bonne dame essuya ses lunettes, et continua :

« Donc, vous partirez pour Paris ; vous y aurez une existence plus calme, plus en harmonie avec vos goûts, loin de ce triste pays où peut-être des haines de partis vous tourmenteraient, et dont l'accès m'est du reste interdit à jamais.... La France d'ailleurs, ne va-t-elle pas devenir la nouvelle patrie de notre fille ; car, ma chère femme, il est plus que temps de songer au bonheur de cette chère Merced ; il est plus que temps de donner à l'époux que son cœur s'est choisi, le droit de sécher les larmes que j'ai fait couler et de ramener le sourire sur ses lèvres....

Merced cacha, entre ses mains, son visage tout rouge de confusion.

Jacques, lui, se leva et s'écria avec un éclair de joie dans la prunelle :

—Ah ! ce bon général !.... ce bon général !

Il n'en put dire davantage : mais prenant la main de Mme Mendès, il la porta à ses lèvres et y déposa un affectueux baiser.

La bonne dame sourit tristement et poursuivit :

« Par ce même courrier, j'adresse au ministre de Colombie à Paris, mon consentement à ce mariage, qui, tout en comblant les vœux de notre chère fille, comble également les miens, puisqu'il assure son avenir et te donne, à toi, un protecteur dévoué, jusqu'au moment où, ma folle tête calmée par la solitude, je me jugerai digne de venir reprendre place au foyer, au milieu des êtres qui me sont chers. »

FIN.

## NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons, la semaine prochaine, un grand roman nouveau :

# LE REGIMENT

Le prologue se passe en 1859, en France, au moment de la guerre d'Italie, mais l'action militaire du roman commence vers 1883. C'est donc un roman contemporain.

L'auteur dépeint la vie militaire actuelle et montre que, si elle s'est transformée dans ses détails, le dévouement, la grandeur, l'abnégation et le patriotisme de l'armée sont restés les mêmes. Tout le monde voudra lire LE REGIMENT.